

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

CULTURE

*L'égalité :
ne pas juste
en parler...*

DÉCRYPTAGE
OUI, LE VIOL
EST UN CRIME

Morgane Rey
UNE DANSE VITALE

focus sur

| VIOLENCES

LA BATAILLE
CONTRE LE SEXISME

Celle qui

a la danse chevillée au corps

O n a le souffle coupé quand on l'écoute parler et pourtant face à elle, on respire. Sa gouaille et son rire enfantin nous envoûtent. Rien ne semble pouvoir entacher la motivation et le dynamisme de Morgane Rey, danseuse, chorégraphe et fondatrice de la compagnie Erébé Kouliballets, implantée au Blosne depuis sa création en 1988. Née à Laval, elle grandit à Cotonou au Bénin jusqu'à ses 12 ans. « Mon père était chirurgien dentiste et ma mère enseignait dans un lycée. On vivait près d'un village de pêcheurs qui faisaient des cérémonies, des danses, etc. Quand on est revenus à Belle-Isle-en-Terre (dans les Côtes d'Armor), j'ai eu un choc interculturel ! », rigole-t-elle, en poursuivant : « J'ai eu une super conseillère qui me donnait les clés de la salle pour que je donne des cours de danse. À Cotonou, je faisais du classique. Ici, j'ai découvert le modern jazz, Bob Marley, tout le délire avec les Bee Gees... J'ai vraiment toujours grandi dans une culture métisse. » Au lycée, à Guingamp, elle monte et écrit la pièce *Cendrillon* « avec un prince homo, qui ne comprend pas la princesse, des sœurs à la ramasse, une mère très maltraitante et un père effacé ». Elle enseigne la danse, fait des stages de danse africaine et découvre la danse contemporaine. « Un coup de foudre », lance-t-elle, passionnée. Malgré des problèmes de genou, elle danse. Parce que rien ne l'arrête. « Plus jeune, je disais que j'allais en fac de psycho parce que je voulais être thérapeute en danse mais en fait j'allais à des cours de danse. J'ai quand même passé mes diplômes de thérapeute en danse et j'ai travaillé 18 ans en milieu carcéral. J'ai accompagné beaucoup de femmes ! C'est là que j'ai réalisé qu'il y avait un vrai souci au niveau du féminin et du masculin. À cette époque, je ne me pensais pas féministe. On me disait déjà que je ne pouvais pas être danseuse parce que j'étais grosse. En plus, j'étais métisse. J'allais pas en rajouter une couche. » Il lui faudra de nombreuses années avant d'assumer. Elle vient d'une famille pleine de femmes de tête : une arrière grand-mère bretonne vendeuse de motos, une grand-mère béninoise première secrétaire dactylo du pays et une grand-mère lavalloise fondatrice d'une école laïque en pleine cambrousse. « Chez nous, tu dois pouvoir te casser à

n'importe quel moment et te débrouiller. », souligne Morgane Rey, profondément animée par la question du corps. Un corps qui abrite une âme et dont on ne peut pas se séparer, quoi qu'il en soit. « C'est un outil magnifique le corps, qui permet d'être vivant et présent là où on est. C'est pas facile de vivre. Qui qu'on soit. La danse, c'est quand même ce que tu peux faire tout le temps, partout. Partout, tu trouves des danseurs et par chance tu as tout le temps ton corps avec toi ! Toutes les rencontres que j'ai faites, tout ce que j'ai compris, tous les gens que j'ai rencontrés, c'est par la danse. Et ça ne coûte rien ! », s'enthousiasme-t-elle. Elle parle d'indépendance du corps. D'exercice de la liberté. Dans les cours et ateliers qu'elle donne, comme dans les pièces qu'elle monte, avec des professionnelles et des amateurs, elle aime provoquer les échanges dans le dialogue. Toujours autour du corps et de la danse : « On parle de ce que ça veut dire être sexy, être désirable, de la notion de dominant-e/dominé-e. C'est intéressant ! C'est toujours très intéressant quand tu verbalises, ça met une tension dans la danse. Et ça crée un pont entre elles-mêmes et quelque chose à quoi elles aspirent. Je vois qu'il y a des nanas qui de manière énergétiquement vont envoyer du steak puis finalement ne vont pas assumer le côté guerrier. Il y a pas mal de nanas qui viennent en danse africaine pour ça. Pour s'affirmer dans le physique, le violent, le martial. Une femme a le droit de porter un sac de ciment et monter un mur ! La question, c'est comment tu t'assumes dans cette société ? La danse est une façon de dire non à toutes les assignations. C'est une façon d'aller vers la résilience. » Toujours cash et bienveillante, Morgane Rey manie à 53 ans l'art de mettre les pieds dans le plat pour secouer les consciences que ce soit en montant des pièces sur les sorcières, sur le voile ou sur le rapport à la sexualité. Peu importe si a ne plait pas, elle investit places et espaces du Blosne pour faire comprendre, par son métissage de danses, que les femmes ont leur place partout. Nous, ça nous plait ! D'autant plus quand elle nous offre l'opportunité de la suivre dans sa nouvelle création autour du *Petit chaperon rouge* qui promet d'être rock'n'roll et dont on vous donnera des nouvelles régulièrement dans le magazine et sur le site.

■ MARINE COMBE

CANAL B
canal b
94 MHz Radio curieuse



ON AIR



Art : www.myfishfresh.com

YEGG

ÉDITO | UNE BELLE ANNÉE DE LUTTE

PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

« Aujourd'hui, je suis totalement épuisée, mais plus que jamais déterminée. Pour 2019, c'est à toutes les femmes que je souhaite la paix et la sérénité qu'on mérite. À toutes celles à qui des hommes font subir leur violence, et toutes celles qui se battent tous les jours contre ces violences : prenez soin de vous autant que possible, et bravo pour votre courage, votre résistance, votre force communicative. Beaucoup d'entre vous sont surement aussi épuisées et je tiens à vous assurer du fait que la relève est là. Faites des pauses si besoin et surtout si possible, car des milliers, des millions d'autres femmes se battent elles aussi au même moment, partout dans le monde. » Le 4 janvier, Paye Ta Shnek poste un long et beau message sur sa page Facebook, plein de force, de solidarité et de combativité. Dans ce message, on reconnaît une immense partie des femmes rencontrées au fil des années et des numéros de YEGG et on se reconnaît. Après chaque bouclage, on réalise ce que l'on vient de produire, la force de toutes les personnes interviewées, leur engagement, leur dynamisme, leurs traumatismes, leurs ambivalences, leurs paradoxes, leurs actions, leur générosité, leurs sourires. Elles ne nous ont pas tout confié. Loin de là. Mais elles ont partagé avec nous un peu de leur temps, de leurs expériences, de leurs réflexions et de leurs compétences. C'est déjà énorme. Parce qu'elles nous boostent au fur et à mesure des rencontres. Certaines de leurs phrases résonnent dans nos têtes, d'autres dans nos tripes, d'autres encore dans nos cœurs. Et parfois tout à la fois. Elles nous touchent dans leur détermination, leurs motivations, leurs définitions d'elles-mêmes, dans leurs féminités et masculinités, dans leur volonté d'être libres et que les autres le soient aussi. Si on les réunissait physiquement, rien qu'à l'échelle de Rennes et de notre média, on pourrait ajouter des kilomètres à la très percutante action des femmes indiennes ayant rassemblé 5 millions de femmes le 1er janvier dans l'état du Kerala dans une manifestation contre le patriarcat prenant la forme d'une chaîne humaine de 620 kilomètres. Là, vous visualisez. Vous réalisez. Elles sont nombreuses, très nombreuses, les femmes affirmant leur droit d'exister pleinement dans la société, dans le monde entier. Cette année encore sera une année de lutte pour nos droits. Elles seront là. On sera là aussi, avec elles. Avec vous. Bonne année !



CHAQUE SOIR, UNE REBELLE NOUS ÉVEILLE

Coy, Ashley, Amelia, Alfonsina, Ada, Maya, Isabel, Harriet, Frida, Eufrosina, Brenda, Yusra, Nellie, Manal, Lakshmi, Hedy, Carmen, Beatrice, Sonia, Shamsia, Lorena, Gloria... Elles sont 200 et nous font rêver tous les soirs. Avant de dormir, dans la pénombre de la nuit paisible venue remplacer l'ébullition de la journée, elles nous murmurent leurs histoires, leurs ambitions, leurs accomplissements, au fil des siècles et des continents. Et quand l'aube chasse le crépuscule, elles nous accompagnent au quotidien, nous susurrant à l'oreille : « *Vous êtes la promesse, vous êtes la force. Ne reculez pas, et toutes les autres avanceront.* » Bien vite, on ne peut plus se passer des *Histoires du soir pour filles rebelles*, deux tomes publiés aux éditions Les Arènes en octobre 2017 – vendu à près d'un million d'exemplaires dans le monde – et en octobre 2018. Francesca Cavallo et Elena Favilli retracent les destins de plusieurs centaines de femmes extraordinaires, ayant cru en leurs capacités et leur détermination. Pour une poignée d'entre elles, leurs noms, travaux et/ou exploits traversent les années et marquent les générations. Pour les autres, elles ont été oubliées et/ou ignorées de l'Histoire. Heureusement, les deux écrivaines s'invitent dans la réhabilitation de toutes ces personnalités multiples et variées qui n'ont pas accepté d'être conditionnées par leur sexe et leur genre. Elles ont bien fait puisqu'aujourd'hui, elles nous encouragent – petites et grandes – à réaliser qu'il ne tient qu'à nous de rendre les choses possibles.

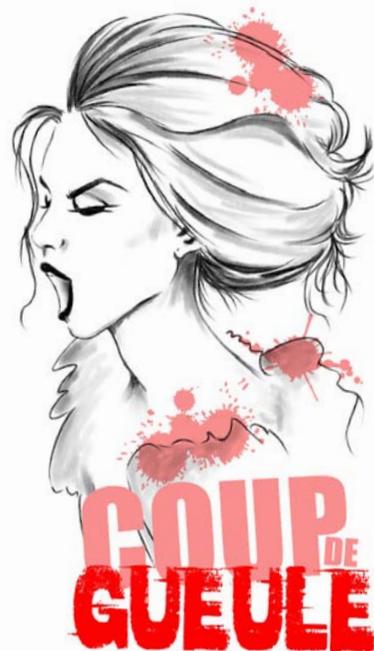
| MARINE COMBE

INDIGNONS-NOUS

L'HOMOPHOBIE, TOUJOURS PAS PUNIE

Lille. Mercredi 26 novembre 2018. Fares Araoudiou sort du métro au bras de son compagnon. Ils sont insultés de « *pédés* » par trois hommes et frappés lorsque Fares rétorque : « *On est gays et on vous emmerde !* ». Au commissariat, la plainte n'est pas acceptée sous prétexte que l'homme n'a pas de certificat médical pour faire constater ses blessures. « *Je me suis renseigné auprès d'un avocat, ce n'est pas du tout la procédure. C'est au commissariat de saisir la médecine légale pour procéder à ces constatations et déterminer le nombre de jours d'ITT. C'est d'ailleurs ce qu'il s'est passé lorsque je suis venu déposer plainte au commissariat de Montpellier (son lieu de vie, ndlr).* », explique Fares Araoudiou au journal *Midi Libre*. Il ne souhaite pas pointer du doigt la police française mais dénonce la fréquence et l'augmentation des violences homophobes, toujours plus nombreuses, quotidiennes et invisibilisées, minimisées. Dans une tribune signée Véronique Godet et Joël Deumier, de SOS Homophobie, parue dans *Ouest France* le 3 janvier 2019, l'association demande des actions concrètes et immédiates aux pouvoirs publics : cesser de repousser l'extension de la PMA et la réforme de la filiation, permettre aux personnes trans de s'autodéterminer, cesser toutes les mutilations génitales sur les enfants intersexe, assurer et garantir la protection des personnes LGBT+, former les agents du service public au respect et à l'égalité. Difficile de penser qu'on est en 2019...

| MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | JANVIER 2019

- La tête dans la danse - p.2
- Révoltées, les Marianne - p.12
- Elles sont là - p.6
- Hausser le son ! - p.26
- Le viol est un crime, souvenons-nous en - p.8
- La culture en bref - p.28
- La politique en bref - p.9
- Corps politique - p.29
- Cocon de la parentalité - p.10
- Verdict - p.31
- YEGG & the city - p.32

LA RÉDACTION | NUMÉRO 76

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr
CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

BANALISATION DES VIOLS



© CÉLIAN RAMIS

« Selon la loi, toute personne est considérée comme consentante à une pénétration sexuelle en toute circonstance sauf si elle démontre que l'agresseur a usé de violence, contrainte, menace ou surprise. » Le 22 novembre, au CRIJ, l'association rennaise Prendre Le Droit dénonçait le recours massif de la Justice à la correctionnalisation du viol.

« La fellation forcée ne va pas être qualifiée de viol par les jurés (...). On a d'autres priorités pour les assises. », explique par téléphone la procureure de la République à la juge d'instruction, dans une scène imaginée – fortement inspirée de la réalité – par l'association Prendre Le Droit. Depuis 2012, la structure féministe accompagne les femmes victimes de violences sexuelles dans les procédures judiciaires. Le 22 novembre, les militantes pointaient la correctionnalisation du viol, « qui permet de décider qu'un homme accusé de viol, qui devrait normalement être jugé par la Cour d'assises car il a commis un crime, sera jugé par un Tribunal correctionnel, pour un délit : le crime de viol est « transformé » en délit d'agression sexuelle. », indique le fascicule de PLD remis à la fin de la conférence. De l'organisation de la Justice aux enjeux actuels, en passant par l'histoire de la pénalisation du viol et les définitions des violences sexuelles, elles défendent l'accessibilité au droit « malgré sa complexité. » Dans ce cas particulier s'ajoute l'emprise du patriarcat dont la Justice est loin d'être exempte puisqu'en France « on

estime qu'entre 50 et 80% des viols font l'objet d'une correctionnalisation. » Elles constatent sur le terrain que, du dépôt de plainte au jugement, les faits sont minimisés. « L'enjeu est de faire reconnaître la caractérisation d'un des 4 modes opératoires : violence, contrainte, menace ou surprise. Et c'est d'autant plus difficile quand on sait que les violences sont souvent commises par des proches ou des personnes qui exercent des fonctions d'autorité. », explique Clémentine. Pour Laure, la correctionnalisation réside dans un « tour de passe-passe », celui « d'oublier la pénétration qui caractérise le viol. » Elles militent pour que l'agresseur accusé démontre qu'il s'est assuré du consentement de la personne. « On exige des femmes que sans arrêt elles se battent. Au moment du viol, du dépôt de plainte, de la procédure, du procès, etc. Des fois, on ne peut pas se battre contre tout. », précise Laure, rejointe par Ornella : « Nous souhaitons que les hommes qui sont jugés le soient à la hauteur du crime commis. Tant que ce ne sera pas le cas, le monde n'ira pas droit. »

I MARINE COMBE

bref

FEMMES AFGHANES

Pour obtenir quelques clés de compréhension sur la situation en Afghanistan, 5 intervenant-e-s originaires de ce pays proposeront leurs analyses le 18 janvier à l'espace Ouest France à Rennes à 18h. Parmi les expert-e-s, Nafissa Sikandari et Fakhera Moussavi décrypteront la question des femmes en Afghanistan avant et après l'invasion soviétique ainsi que les mouvements politiques des femmes.

bref

sur la toile

chiffre du mois

2/02

Perma G'Rennes organise une table ronde autour de la contraception naturelle et du rôle des hommes dans une démarche consciente et engagée.
De 14h à 17h. 2€.

chiffre du mois

bref

ÉGALITÉ LE MARDI

Prochain Mardi de l'égalité à noter dans vos agendas : « Égalité, sexualités et maternités au Maghreb ». Le 22 janvier, Anne Le Bris, docteure en sociologie et enseignante à l'université Rennes 2, présentera son enquête réalisée au Maghreb sur les naissances hors mariage et proposera de questionner notre rapport aux normes et aux tentatives parfois périlleuses d'y échapper. Le lieu change : Amphi T, PNRV, à 17h30.

bref

sur la toile

le tweet du mois

Est-ce qu'on est au stade où ma grand-mère pense que je suis bisexuel parce que ma mère m'a conçu hors mariage ? Oul.

Queer Witch @Yur_mad_bro / 25-12-2018

L'ACTU FÉMININE EST À SUIVRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



LAURA CUMUNEL

FONDATRICE ET GÉRANTE DE O'NIDOU, À RENNES

Créée il y a 2 ans, la structure propose un accompagnement à la parentalité basé sur la bienveillance et la déculpabilisation. Exit le côté « cul-cul » présumé de l'univers parental, ici on est libre d'échanger sur tous les sujets, sans jugement. O'nidou connaît aujourd'hui des difficultés financières importantes mais reste un espace d'accueil et d'ateliers pré et post natal, à vivre entre enfants et parents.

Qu'est-ce qu'O'nidou ?

J'ai créé ça après mes deux maternités. La première, extrêmement désirée, a été un peu plus compliquée que ce que j'avais anticipé. J'ai fait une petite dépression du post partum, ça a eu des répercussions sur ma vie, sur le couple. Au moment du désir du deuxième enfant, je me suis dit que ce serait bien que je m'entoure et que j'y réfléchisse davantage. J'ai découvert le yoga prénatal, la préparation à l'haptonomie, le portage... ce qui m'a permis de vivre complètement différemment ma grossesse, mon accouchement et ma maternité. J'ai été beaucoup plus sereine et plus sûre de moi dans mes choix. L'idée est venue d'ouvrir un lieu unique, ouvert à tout le monde. Sortir un peu du prosélytisme qui peut y avoir autour de la maternité. Accepter tous les choix et valoriser le parent quels que soient les choix qu'il fait, ça me tient vraiment à cœur. Tout comme le fait de retrouver et de valoriser les professionnel-le-s dans un seul lieu.

Pourquoi est-ce important de parler de déculpabilisation ?

Quand on devient parent, on culpabilise toujours de ses choix. Et je crois que ce poids est plus lourd chez les femmes, tiraillées entre la vie de mère et de femme. On nous culpabilise dès qu'on sort de la norme, si on n'allait pas, si on porte trop ou pas assez notre bébé, s'il ne fait pas ses nuits, si on ne le laisse pas pleurer... c'est jamais bien ! Les professionnel-le-s, aussi bon-ne-s soient-ils/elles, n'ont pas beaucoup de temps et on sort culpabilisé-e-s car on ne rentre jamais pile poil dans la norme, on ne se sent pas comprises, on pense faire mal. L'idée est de s'enlever un peu de ce poids, se sentir mieux, plus aidé-es, se rendre compte que les difficultés rencontrées le sont par tous les parents. L'écoute du professionnel joue autant que les échanges entre les familles. Même si les choix sont à l'opposé, chacun-e a sa place. On n'est pas que dans la consommation d'ateliers.

Quelle est la nécessité d'une telle structure, en plus des PMI, etc. ?

En PMI, il y a de moins en moins d'argent et elles sont de plus en plus dans la gestion, en règle générale, de l'urgence des familles en difficulté. La dimension d'accompagnement à la parentalité, à leur grand désespoir, tend à disparaître. On est complémentaires aux sages femmes. On est sur une dimension ludique, on prend plus de temps. À Rennes, il y a un réel déficit sur les structures d'accompagnement. Il n'existe que les structures d'Etat qui malheureusement ne peuvent plus répondre aux besoins. Il faut faire perdurer les structures comme la notre car c'est un moment très particulier de la vie. Des fois il suffit juste d'avoir une ou deux petites phrases qui remontent le moral et c'est reparti et le lien d'attachement peut se faire avec très peu de chose. Mais quand on passe un peu à côté de ce tout début de vie, on met très longtemps à réparer. **MARINE COMBE**



© CÉLIAN RAMIS

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA DOSSIERS CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL



L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

Violences sexistes

UNE LUTTE QUOTIDIENNE!



« Le temps de la colère, les femmes / Notre temps est arrivé / Connaissions notre force, les femmes / Découvrons nous des milliers ! Reconnaissons-nous, les femmes / Parlons-nous, regardons-nous / Ensemble, on nous opprime, les femmes / Ensemble, révoltons-nous ! » Le 24 novembre dernier, à Rennes comme ailleurs en France ce même jour, l'Hymne des femmes parcourait les rangs de la marche contre les violences sexistes et sexuelles. Elles (et ils) étaient plusieurs milliers, main dans la main, à dénoncer toutes les violences à l'égard des femmes, à affirmer que « Non c'est non » et à revendiquer le droit à être les égales des hommes. D'une seule voix, elles ont prôné leur droit à la liberté.

ASSIEDS-TOI
SUR TA BITE

combattantes AUX MILLE VISAGES



© CÉLIAN RAMIS

Fin 2017, l'affaire Weinstein, #MeToo et #BalanceTonPorc agissaient en véritable accélérateur des consciences. La société, ahurie, découvrait une partie de l'ampleur des violences contre les femmes... En 2018, la question bouillonnante de la place des femmes n'a pas cessé d'agiter l'actualité française, européenne et internationale. Et pour chaque avancée, il a fallu essayer les retours de bâton d'un patriarcat malheureusement très implanté et infusé dans toutes les sphères de la société. Susan Faludi, essayiste et gagnante du Pulitzer, l'écrivait déjà en 1991, dans son livre *Backlash* : « En effet, il s'agit d'un phénomène récurrent : il revient à chaque fois que les femmes commencent à progresser vers l'égalité, une gelée apparemment inévitable des brèves floraisons du féminisme. » (Newsletter n°16 des Glorieuses, 26 décembre 2018, « Après le retour de bâton, la révolution »). Heureusement, nombreuses sont les révoltées, militantes, résistantes et combattantes du quotidien. Marianne, symbole de liberté, a désormais des milliers de visages.

On oublie souvent qu'un des plus forts symboles de la République est une femme. On oublie souvent de la citer. Pourtant, elle est une guerrière affranchie de ses entraves. Une femme qui ose prendre les armes pour défendre ses droits et sa liberté. Une personnalité qui aujourd'hui représente la citoyenneté dans sa globalité et qui prend de temps à autre des allures de grandes stars, telle une Brigitte Bardot ou une Catherine Deneuve (celle-là même qui début 2018 signait une tribune réclamant le droit à être importunée, avant de présenter ses excuses face à une polémique dépassant les meilleures attentes d'un patriarcat qui savoure bien paisiblement devant son écran la bataille des femmes contre les femmes). Récemment, cinq Marianne ont attiré l'attention des médias à l'occasion d'une action éclair le 15 décembre lors d'une manifestation des gilets jaunes à Paris. Sur les Champs Élysées, seins nus, corps et visages recouverts de peinture argentée et gilets à capuche rouge, elles s'opposent, immobiles et en silence, à un cordon de CRS. Selon *Franceinfo*, il s'agirait

d'une performance que l'on devrait à l'artiste luxembourgeoise, habituée des happenings, Déborah de Robertis. On aime l'image, on aime le message, on aime imaginer une Marianne aux multiples visages, profils, parcours et origines. Lesbienne, trans, noire, grosse, mince, hétéro, bi, activiste ou non, croyante ou non, issue de la classe ouvrière ou de la classe bourgeoise, occupant une fonction plus ou moins importante ou recherchant un emploi. Peu importe, face aux violences, elle lutte. Avec acharnement. Sa quête toujours en tête : la liberté.

LES VIOLENCES, QUELLES VIOLENCES ?

En 2018, 22% de violences supplémentaires à l'encontre des femmes sont constatées par le ministère de l'Intérieur, ayant présenté les chiffres de la délinquance en septembre dernier. Une augmentation peu surprenante qui va de pair avec l'après #MeToo et #BalanceTonPorc, mouvements qui ont permis de rassembler les témoignages des femmes victimes de violences, révélant davantage l'ampleur des

Non à l'excision !

« En consultation, une fille nous a expliqué qu'elle est née en France et que ses parents ont décidé d'aller vivre en Guinée. Quand elle est arrivée là-bas en vacances, elle a été excisée. Elle veut être réparée, c'est pour ça qu'on l'accompagne. », explique Martha Diomandé, fondatrice de l'association ACZA qui lutte à Rennes contre l'excision depuis 13 ans. Le 1er décembre 2018, muni-e-s de pancartes « Environ 53 000 femmes adultes excisées en France », « Une petite fille excisée toutes les 4 minutes dans le monde » ou encore « 2018 : 200 millions de femmes excisées dans le monde. Demain : 3 millions de filles menacées d'excision par an. », une cinquantaine de manifestant-e-s marchent de République jusqu'à la place de la Communauté pour dénoncer ces mutilations génitales. « Ce rituel traditionnel encore réalisé dans certains pays d'Afrique, du Moyen Orient et d'Asie, vise l'ablation totale ou partielle des organes

génitaux, avec ou sans anesthésie. Quel traumatisme pour les jeunes filles ! Il faut préserver leur intimité. », scande une des participantes à l'élection Miss Africa 2018 – organisée par ACZA – venue témoigner ce jour-là devant l'hôtel de Rennes Métropole. À ses côtés, la fondatrice de l'association rappelle l'importance de la parole qui, au fur et à mesure, libère les autres : « Le tabou reste et nous, on se battra toujours contre ça ! Une personne qui ouvre la bouche, c'est une victoire ! » Martha Diomandé - dont le combat est à découvrir dans le documentaire de Camille Sarret, *La forêt sacrée* – a l'énergie et la force de celles qui déplacent des montagnes et embarque avec elle des militant-e-s et des professionnel-le-s de la santé, à l'instar du gynécologue-obstétricien Jean-Philippe Harlicot, spécialiste de la réparation des mutilations génitales à l'hôpital Sud de Rennes.



inégalités entre les femmes et les hommes. Révélant également le silence plombant et les nombreuses conséquences des idées reçues qui régnaient depuis tout ce temps au-dessus de ces sujets. Que sait-on réellement des violences exercées à l'encontre des femmes ?

Après deux ans d'enquête sur les féminicides, la journaliste essayiste Titiou Lecoq fait le bilan dans *Libération*, le 3 janvier 2019 dans un article intitulé « Meurtres conjugaux : deux ans de recensement, plus de 200 femmes tuées et tant de victimes autour ». Elle décortique et analyse les maux et les mots : « Il y a un point commun : ce sont des hommes qui tuent des femmes parce qu'ils considèrent qu'elles doivent leur appartenir. Qu'elles n'ont pas le droit de partir, de tromper, de refuser, de crier, de reprocher, de faire la gueule, d'agir comme bon leur semble. Ils ne supportent pas qu'elles soient des personnes libres et indépendantes. Ils ne tuent jamais par amour. Ils ne tuent pas parce qu'ils aiment trop. Ils tuent pour posséder, et posséder ce n'est pas et ce ne sera jamais aimer. »

Elle poursuit, bien décidée à ce que l'on appelle un chat un chat et un meurtre un meurtre : « Mais le plus terrible au milieu de toutes ces horreurs, c'est qu'il y ait encore des procureurs pour déclarer : « C'est une séparation qui se passe mal. » Autre phrase fautive : tous les trois jours une femme meurt sous les coups de son compagnon. Nous devrions la rayer de nos formules toutes faites. Ces femmes ne meurent pas sous les coups. Elles sont tuées. Parfois elles sont battues à mort, mais pas toujours.

Outre que cette phrase passe sous silence l'intention meurtrière, elle invisibilise l'étendue du phénomène en ne prenant pas en compte les survivantes. La réalité, c'est que presque tous les jours, en France, un homme tente de tuer sa compagne ou son ex-compagne. »

Autre vérité dont elle fait état dans son article : il s'agit bel et bien de tentatives d'homicide et les chiffres ne prennent en compte que les meurtres commis par le partenaire ou l'ex-partenaire. « Si on ne parle que d'une femme tuée tous les trois jours, c'est uniquement parce que le taux de réussite n'est pas de 100% », souligne-t-elle, à raison.

DROIT DE VIE ET DE MORT

Certaines s'en sortent. D'autres sont tuées parce qu'elles ont refusé les avances d'un homme. D'autres encore se suicident. Malgré tout, elles restent souvent présumées coupables. Elles ont dû le chercher, elles ont dû le mettre en colère, elles ont dû le provoquer... Début janvier, la décision de la Commission d'indemnisation des victimes frappe les mentalités. Rappelons les faits : un soir en 2013, au Mans, la police intervient au domicile d'un couple. En effet, l'homme vient d'agresser un ami commun. Les forces de l'ordre conseillent à sa compagne de ne pas rester dans l'appartement mais il n'y a plus de train pour rejoindre sa famille, elle n'obtient aucune réponse favorable du 115 et de son entourage, elle dort sur place. Quelques heures plus tard, il la défenestre, la frappe à nouveau au sol, le tout causant sa paraplégie. Il est condamné à 15 ans de prison mais la commission d'indem-

nisation des victimes ne retient qu'une indemnisation partielle, établissant qu'il y a un partage de responsabilité et que la femme a commis une faute civile en restant chez elle. L'information choque.

Et pourtant, régulièrement, les femmes sont placées sur le banc des accusées tandis qu'elles dénoncent des situations dont elles sont victimes. Violences conjugales, féminicides, agressions sexuelles, viols... Les faits sont minimisés, les témoignages peu pris en compte et les plaignantes culpabilisées, voire humiliées. « La folie prend la forme de notre société, et dans une société sexiste où les femmes, leurs corps, leurs vies, sont toujours soumises au contrôle, dans une société où elles n'ont pas encore acquis leur droit réel à exister en tant que telles, la folie des hommes reflète les processus de domination sous-jacents qui font nos implicites sociaux. Elle cristallise le sexisme ordinaire comme un précipité chimique et le transforme en son point le plus extrême : le droit de vie et de mort. », explique Titiou Lecoq dans *Libération*.

PAS UNIQUEMENT PHYSIQUES

Plus percutantes dans les esprits, les violences physiques et sexuelles sont souvent les premières citées, les plus médiatisées aussi. On pense aux femmes battues, aux femmes violées, aux femmes mutilées. Pourtant, les violences prennent diverses formes et se nichent dans bien des détails.

Quand on lui demande à quoi cela fait référence pour elle, Morgane, 44 ans, répond : « Aux coups, aux gifles, aux baffes, aux coups de pied dans le ventre. Au viol. Aux mains aux fesses et à toutes les agressions sexuelles du même type. À un mari, un concubin, un conjoint qui forcerait sa femme, sa concubine, sa conjointe à avoir un rapport sexuel. Mais les discriminations pro-

fessionnelles (salaires, plafond de verre, postes à responsabilités inaccessibles, etc.) et privées (tâches ménagères, charge mentale et émotionnelle) peuvent aussi être violentes... Une blague sexiste, un commentaire dans la rue sont des violences, un collègue qui mate ton boule, un autre qui met des calendriers de femmes nues dans son bureau, etc. c'est violent ! »

Virginie, 31 ans, pense instantanément à la violence psychologique. Celle qui peut mener ensuite à la violence physique. « Ça commence toujours en général par le psychologique. Ça me fait penser à mon expérience personnelle familiale, à ce qu'a vécu ma mère, à ce qu'ont vécu mes sœurs. J'ai grandi avec un père pervers narcissique. On dit que c'est un terme à la mode, moi, je trouve ça dur qu'on dise ça car ça décrédibilise. Je ne crois pas que ce soit à la mode, simplement, aujourd'hui on met enfin un mot sur une attitude dangereuse des hommes comme ça. Il y a aussi des femmes, je sais, mais ce sont généralement des hommes. À cause de lui, on a vécu des violences psychologiques et de la manipulation psychologique parce qu'on était des femmes et donc qu'on avait aucune valeur. Après, j'ai subi d'autres violences, comme malheureusement 90% des femmes de mon âge : des relations non consenties, des regards sur nos corps qui nous ont fait beaucoup de mal parce qu'on ne voulait pas être regardées comme ça, des violences de rue gratuites qui s'ajoutent à celles de la rue (peur de l'inconnue, peur de se faire agresser, etc.). C'est la double peine. », analyse-t-elle.

LA DOUBLE PEINE

Interroger les femmes sur leurs vécus de femmes, c'est prendre le risque de s'exposer à des violences inouïes. Parce qu'elles ont toutes,

« Une blague sexiste, un commentaire dans la rue sont des violences. Un collègue qui mate ton boule, un autre qui met des calendriers de femmes nues dans son bureau, etc. c'est violent ! »



© CÉLIAN RAMIS

la plupart du temps, des récits lourds, qu'ils aient été conscientisés ou non.

Pour Anne, 40 ans, c'est en répondant à la question qu'elle en vient à réaliser que subir de la violence quand on est une femme est quasiment une norme acceptée : « Je ne m'intéresse pas particulièrement au sujet mais je trouve qu'il est de plus en plus visible dans les médias. Assez, je ne sais pas, car finalement c'est montré, mais seulement montré. Étrangement, à l'idée de l'avoir vécue cette violence, j'aurais dit que non au premier abord. Mais en fait, si. Se faire traiter de « connasse », « pétasse », etc. est d'une violence déjà incroyable. Sans aller jusqu'aux insultes, cela peut passer par des remarques régulières très rabaisantes. Et là, ce qui peut faire peur c'est que ça en devient banal. Et je me rends compte en répondant à cette question, que j'ai failli banaliser ce qui a pu m'arriver, pensant que « quand même il y a pire et que j'avais qu'à ceci...cela. » C'est dingue le mécanisme de culpabilisation qui se met en place ! » De son côté, Virginie évoque aussi ce rapport à la normalité : « Je pensais que tout le monde vivait ça. Que c'était normal. J'en ai toujours vécu et vu dans mon voisinage, mon entourage... Comme si on devait subir ça parce qu'on n'avait pas le choix. En faisant une thérapie, j'ai réalisé que je n'avais pas à subir quelque chose que je n'accepte pas. Par là, je suis arrivée à en parler avec des amies qui lisaient, se renseignaient

sur le sujet. Mais là, on a 30 ans, on est entre adultes, c'est plus simple en quelque sorte. Je voudrais que la prise de conscience arrive plus tôt. Que dès l'école, le collège, le lycée, la parole se libère. Je me rappelle cette époque-là, avec la peur d'être une salope, d'être considérée comme une salope, une fille facile. C'est une violence et ça m'a toujours énormément pesé. »

APPRENDRE À SE TENIR À SA PLACE...

Dès la petite enfance, l'éducation genrée va venir inculquée aux filles et aux garçons de nombreuses assignations dues à leur sexe. Elles aiment le rose, jouer à la poupée et au poney, sont douces, discrètes, polies. Elles rêvent d'être chanteuses, coiffeuses ou actrices. Elles feront des études littéraires et seront puéricultrices, institutrices ou assistantes sociales. Ils aiment le bleu, jouer au foot et à la bagarre, parlent forts, prennent toute la place, se font sans cesse reprendre en classe parce qu'ils sont indisciplinés. Ils rêvent d'être médecins, astronautes, sportifs de haut niveau ou encore ingénieurs. Ils feront des études scientifiques et deviendront médecins, astronautes, sportifs de haut niveau ou encore ingénieurs.

C'est caricatural ? Non. Le champ des possibles, pour les filles, se réduit à mesure qu'elles grandissent. Car depuis leur tendre enfance et cette chère poupée qu'elles coiffent, habillent, promènent en poussette et changent, cette chère

« Je pensais que tout le monde vivait ça. Que c'était normal. J'ai toujours vécu et vu ça autour de moi. »

dinette, grâce à laquelle elles ont cuisiné tant de bons petits plats à leurs poupées, ce bon vieux package 'balai, serpillière' avec lequel elles ont tellement amusé leurs parents en mettant de l'eau partout sur le sol, elles ont été conditionnées à s'occuper de la sphère privée : tâches domestiques et éducation des enfants sont leur grand dada, quand elles ne sont pas occupées à rêver du prince charmant des Disney et des contes pour enfants.

Doucement mais sûrement, bien imprégnées de la culture du viol diffusée en masse dans les publicités, les jeux vidéos, les films, les médias, etc. elles intègrent qu'elles sont des objets à disposition des hommes et traitent au quotidien avec une charge mentale à nous faire péter les plombs dès le petit matin. Les violences sont vicieuses, pernicieuses, tapies dans l'ombre mais constamment et confortablement installées dans les souliers pas du tout douillet de la moitié de l'humanité qui subit, persuadée que « c'est normal ».

Les injonctions sont nombreuses et sortir des assignations, c'est s'exposer à un rappel à l'ordre : quand une femme outrepassa sa fonction, elle paye une note plus ou moins salée et traumatisante. Cela peut être dans un commissariat où l'on ne prendra pas sa plainte parce qu'au moment des faits elle avait bu ou qu'elle a suivi le mec chez lui avant de lui dire « Non », un Non qui veut pourtant dire Non.

Cela peut être dans l'entourage proche ou professionnel persuadé que celle qui dénonce « exagère » parce que « franchement, Marc, de la compta, c'est un gars bien, propre sur lui, beau gosse » qui n'a aucune raison de s'en prendre à Annabelle, une « fille banale ». On la changera peut-être de service si elle persiste dans ses dires. On éloignera une femme de son foyer si son mari s'avère vraiment violent. On cherchera à atténuer les propos, à nuancer les actes mais rarement à traiter la source du problème. Et les femmes en pâtissent, souvent dans le plus grand silence.

« Je me suis sentie très vulnérable face à la brutalité masculine, physiquement bien sûr mais mentalement aussi quand mes agresseurs ont ri de moi... Tous les jours, mes amies et collègues subissent des réflexions, des discriminations, sont contraintes de prouver qu'elles sont capables de bien faire leur boulot, qu'elles sont légitimes à leur poste, qu'elles n'ont pas à attendre l'assentiment de quiconque (généralement un ou des mecs) pour porter une jupe courte, pour rire fort et gras, pour bouffer avec les mains des frites bien grasses, pour draguer, pour picoler, pour baiser, avorter, enfanter, pour faire la vaisselle et de la couture si elles veulent, ou pas. Bref, la violence, c'est aussi ça, que chacun de nos gestes, chacune de nos paroles, chacun de nos choix, soient dictés par le patriarcat, soit épié et condamné quand ça ne colle pas aux codes de notre bonne vieille société patriarcale. », s'insurge Morgane, bien lasse et scandalisée « d'être traitée d'hystérique dès que tu émetts une idée et c'est pire quand tu gueules légitimement contre un truc. » Elle poursuit : « La violence c'est de vouloir faire de nous de pauvres petites choses fragiles, douces, soumises, dociles, à la cuisine, au supermarché, avec les mêmes mais surtout pas dans les sphères politiques, entrepreneuriales, financières, à des hauts postes, au comptoir des cafés, etc. ça non, surtout pas et ça, c'est violent. »

DIFFICILES À DÉNONCER

Depuis longtemps, les femmes dénoncent les inégalités. En attestent les luttes féministes et les avancées obtenues grâce à cela. Malgré tout, les résistances perdurent et les retours de bâton sont bel et bien présents. Les militantes sont traitées de feminazies, d'anti-hommes, de mal baisées, etc. Parce qu'elles osent mettre en évidence les conséquences d'un patriarcat trop peu remis en question et souvent jugé comme obsolète. Rappelons-nous de ce fameux JT de France 2, présenté par un David Pujadas sûr de lui en annonçant que la fin du patriarcat datait



des années 60... On a alors tendance à vouloir très vite éteindre le feu dès lors qu'une femme souffle sur les braises et réanime la flamme d'une lutte complexe puisqu'elle touche à l'ensemble d'un système social et politique, profondément sexiste, raciste, classiste et LGBTIphobe. Difficile là-dedans de faire entendre sa voix sans que celle-ci ne soit isolée, méprisée, décrédibilisée, voire assassinée, comme tel est le cas de la brésilienne Marielle Franco, tuée en mars 2018. Elle dérangeait une partie de la classe politique. Ses opposants l'ont tuée. Alexia Daval aussi dérangeait son mari. Elle l'étouffait, il paraît. Il l'a tuée. L'opinion publique est secouée. Mais le doute subsiste pour certain-e-s qui persistent à penser qu'elle détient une partie de la responsabilité de sa propre mort. Fallait pas faire chier. Fallait pas atteindre la virilité de son homme. L'ambivalence est le meilleur allié du patriarcat qui aime semer le doute, diviser.

Et même avec une conscience politique et engagée autour de ces sujets, il est très compliqué de prendre conscience, de nommer, de dénoncer et de ne pas culpabiliser. Manon, 25 ans, s'intéresse de près à ces thématiques. « *Ma grand-mère maternelle est une ancienne femme battue, j'ai donc toujours eu conscience de cette violence physique. Le sujet a souvent été évoqué dans les repas de famille car ma*

grand-mère disait que mon grand-père était un connard et ma mère répliquait qu'elle aurait dû partir plus tôt. Personnellement, j'ai été violée mais j'ai mis plusieurs années à me rendre compte que c'était un viol malgré le fait que j'avais déjà un éveil féministe à l'époque. Cela ne m'a pas empêché de subir des violences psychologiques de la part des hommes. Au quotidien, je ne sais pas si je vis des violences. J'ai la chance de ne pas subir de harcèlement. Peut-être en ligne où les hommes ont facilement tendance à m'ajouter sur Facebook ou Instagram car ils me trouvent jolie. Pour moi, qu'on puisse être attiré par moi est une violence depuis mon adolescence. C'est quelque chose que je n'ai jamais recherché, que je n'ai pas demandé mais on me le fait comprendre quand même. »

La question du consentement apparaît dans le débat comme extrêmement complexe. Parce qu'il y aurait le « Non qui veut dire Oui » et la fameuse zone grise. Celle de l'hésitation, celle des signaux brouillés, voire contradictoires. Rapidement, des explications viennent éclairer la problématique pour montrer de manière assez efficace en quoi elle est, en réalité, très simple. Déjà, Non veut dire Non. Ensuite, il suffit de poser des questions, d'écouter la personne et de la respecter dans ses choix, y compris si celle-ci change d'avis en cours de route.

Dans sa vidéo *Tea Consent*, Blue Seat Studios utilise la métaphore de la tasse de thé pour démontrer la simplicité de la question : « *Si vous êtes capable de comprendre qu'il est totalement ridicule d'obliger quelqu'un à boire du thé alors que cette personne n'en veut pas, et si vous êtes capable de comprendre quand les personnes ne veulent pas de thé, est-ce si difficile de comprendre ce raisonnement lorsqu'il s'agit de sexe ? Qu'il s'agisse de thé ou de sexe, le consentement, c'est primordial. »*

Pourtant, on cherche encore les preuves de consentement dans les tenues ou attitudes des femmes. Une jupe courte, un sourire, un silence sont encore, dans l'imaginaire collectif, des signaux d'encouragement, des marques de désir d'être convoitées et objetisées, jusqu'à l'agression sexuelle ou le viol. Et quand certaines tentent d'expliquer les rouages et conséquences de la culture du viol, comme l'a fait la youtubeuse Marion Seclin à propos du harcèlement de rue, elles reçoivent insultes, menaces de viols et de mort. Plus les femmes témoignent, plus en face se multiplient les démonstrations de misogynie, de sexisme, de racisme et d'homophobie.

NIER LA MOITIÉ DE L'HUMANITÉ

En élisant des Donald Trump, Jair Bolsonaro, en acquittant des Denis Baupin ou Georges Tron, en répudiant l'écriture inclusive, en demandant (en Andalousie, extrême droite, janvier 2019) de réduire les mesures contre la violence machiste, en considérant un string comme une preuve de consentement de la part d'une victime de viol, en proclamant – sans explication complète – qu'une femme peut jouir pendant un viol, en comparant en toute impunité les femmes à des juments et l'avortement à un homicide, en ne légalisant pas le droit à l'IVG partout et sans condition, en demandant à la première footballeuse détentrice du ballon d'or si elle sait twerker, en jugeant la tenue d'une des meilleures joueuses de tennis non correcte, en rétablissant dans les programmes scolaires les rôles genrés des femmes et des hommes, en pénalisant une joueuse de tennis sous prétexte qu'elle change son tee-shirt sur le cour... on envoie un message fort et violent : les femmes sont inférieures aux hommes. Pourquoi ? On ne sait pas mais c'est ainsi et pas autrement.

« *C'est notre quotidien à nous, les femmes, et nier ce qui préoccupe la moitié de la population*



est violent. Il est violent de nier le plaisir féminin, d'infantiliser les femmes enceintes ou de les réduire à des corps disponibles et utiles à l'humanité qu'on peut toucher, conseiller, ausculter. Il est violent de nier la surmédicalisation des grossesses et des accouchements qui déposent les femmes de leurs corps, faire de leur utérus un bien commun. Il est brutal de faire de la fausse couche un tabou, réduisant la femme à la procréatrice, à celle qui doit forcément enfanter, devenir mère pour s'épanouir en tant que femme et qui là échoue et ne doit pas le dire ni le montrer. Ou bien considérer qu'il ne s'est rien passé, qu'il n'y a pas eu de grossesse, donc pas de souffrances. », dénonce à juste titre Morgane.

PATRIARCAT CACA

Le corps des femmes est en permanence jugé et fait l'objet de constantes injonctions paradoxales, réduisant sa propriétaire à un objet que

l'on peut façonner à sa guise. Un objet fragile mais toujours responsable des malheurs qui lui arrivent. Les agressions sexistes et sexuelles ne sont que peu punies. Du dépôt de plainte à la condamnation, c'est le parcours de la combattante. Puissance plusieurs millions. Car il faudra se justifier, répondre à des accusations déguisées en procédure judiciaire, tomber sur la bonne personne au commissariat, qui accepte de faire son travail et de prendre la plainte. De là, de nombreuses épreuves attendent encore la victime qui tout au long du chemin sera, souvent, mise sur le banc des accusées tandis que son agresseur ne sera, généralement, pas inquiété.

Heureusement, une lueur d'espoir transparait. Ce qui avant se murmurait uniquement entre les femmes, et restait entre les femmes, commence à s'ébruiter et les expériences concordent. Depuis des générations, des siècles, les femmes



« Dire et communiquer, c'est pour moi la clé de la résilience. Et ça évite d'être en colère contre soi, envers soi-même. Ça permet d'arrêter de se faire du mal pour des choses dont on n'est pas responsables. »

subissent la violence de leur condition imposée, la violence physique, la violence psychologique, la violence sexuelle, la violence sexiste, les violences gynécologiques, la violence du silence. Aujourd'hui, à travers les réseaux sociaux, les #MeToo et #BalanceTonPorc, les tumblr Paye ta shnek, Paye ta blouse, Paye ta police, Paye ton journal, Paye ta robe, etc., les femmes crient au grand jour l'horreur de leurs vécus face à un système qui les ignore, que ce soit dans un cabinet médical, au poste de police, dans les entreprises, dans la rue ou à la maison. Et elles vont plus loin puisque le 24 novembre plusieurs milliers de femmes ont défilé dans les rues à l'occasion de la marche contre les violences sexistes et sexuelles. À Rennes, c'est la première fois qu'une manifestation féministe dévoile cette ampleur-là. Malgré les dissensions entre les #NousToutes et #NousAussi, ce sont les associations, les militant-e-s, les élu-e-s, les citoyen-ne-s qui foulent le pavé ensemble, réunis autour de l'image qui fera le plus réagir dans le cortège. Celle d'un petit garçon, sur les épaules de son papa, portant fièrement la pancarte : « Patriarcat caca ».

OSER, PARLER, SE LIBÉRER

Ce jour-là, la revendication principale est celui du droit à l'égalité, évidemment, mais surtout du droit à la liberté. Les femmes exigent, à juste titre, le respect. Le respect de leur personne en tant qu'individu. En tant qu'humain. Il faut lever les tabous autour des conditions de vie des femmes. Sortir du silence pour pouvoir se réapproprier son corps, (re)devenir sujet et non objet. « Le silence détruit des vies quand on n'arrive pas à comprendre, à analyser ce qui nous est arrivé, ce qui nous arrive et que l'on vit avec la culpabilité. Ça donne des adultes borderline sur le plan psychologique. Pour moi, parler est la seule clé pour sortir de cette

impasse. Maintenant, j'ai décidé de toujours écrire et diffuser quand je subis des violences. Pour arrêter de culpabiliser et pour déculpabiliser les personnes qui vivent la même chose. Dire et communiquer, c'est pour moi la clé de la résilience. Et ça évite d'être en colère contre soi, envers soi-même. Ça permet d'arrêter de se faire du mal pour des choses dont on n'est pas responsables. », souligne Virginie qui avoue à quel point tout cela est usant.

Et à quel point il n'est pas toujours évident ou possible de prendre du recul, de prendre sur soi pour expliquer aux autres en quoi ils sont blessants ou violents (parce que les femmes se doivent toujours de rester calmes pour évoquer ces sujets, sous peine d'être traitées d'hystériques et donc d'être décredibilisées) : « En fait, c'est hyper contextuel. On ne peut pas demander à tout le monde, tout le temps, d'avoir la patience de déconstruire, d'expliquer les choses de la même manière à ton cercle proche qu'à un mec qui insiste dans un bar. C'est difficile de déconstruire. On se prend de la violence et en plus c'est à nous d'expliquer, on a le droit d'être fatiguées, de ne pas avoir envie de le faire. Malheureusement, certains ne comprennent pas ça et ne comprennent pas les explications. Perso, ça m'est arrivé d'en venir aux mains, d'utiliser la violence physique pour sauver ma peau ou celle de mes potes. Et là encore on se prend le revers de la médaille parce que c'est un moment très violent et destructeur. »

Son conseil : après une situation de violence, prendre le temps au calme d'analyser les événements et essayer de mettre des mots et des émotions dessus. Se remettre en question sans prendre la responsabilité de ce qu'il s'est passé. Ne plus avoir peur de parler. « Et si on n'y arrive pas seule, je conseille vraiment d'aller en thérapie. C'est extrêmement libérateur et ça permet



d'avoir moins peur des autres et moins peur d'oser faire des choses. On peut aussi suivre des comptes Instagram sur le féminisme ou lire des bouquins, y en a des milliards là-dessus ! Moi, c'est vraiment Annie Ernaux qui m'a aidé à mettre des mots, à déconstruire, tellement elle est dans une description et une déconstruction totale de plein d'événements de sa vie. », conclut-elle.

Y A DU BOULOT... POUR TOUT LE MONDE !

Chacun-e peut à son échelle bousculer l'ordre établi. Faire évoluer les mentalités. Comme Manon qui essaye d'aborder ce type de sujets avec sa cousine de 13 ans, pour la sensibiliser dès le plus jeune âge à l'importance de l'égalité entre les sexes. Ou Anne qui dans ses cours, majoritairement remplis de garçons, cherche à leur inculquer les valeurs de respect et de communication bienveillante.

Lutter contre les discriminations est un exercice

difficile, qui demande du temps et de l'investissement : « C'est très difficile car ça appartient à l'humain et tout ce qui appartient à l'humain est lié à un individu et toute sa complexité. Ce n'est pas une machine qu'on répare ou un programme. Mais déjà la communication de base, la communication non violente, la gestion des émotions... C'est important parce que je me dis que tout ceci vient d'une colère enfouie, d'une frustration, d'un égo bien trop présent. Il faut apprendre à donner de la valeur et à se donner de la valeur. Je pense que ça passe par donner la place à chacun-e avec ce qu'il/elle est, à autoriser et s'autoriser de dire les choses et tout ça dès le plus âge. »

Un point sur lequel Morgane la rejoint entièrement puisqu'elle milite pour une éducation non genrée, déjà auprès de ses enfants. Mais elle milite aussi de multiples façons : « En m'insurgeant contre toutes les violences quotidiennes que je vois, j'entends, je vis. En gueulant, au risque de passer pour une hystérique, une féminazie. Avec *Les Héroïnes* (émission diffu-

sée un vendredi par mois sur la radio Canal b que l'on recommande vivement d'écouter – les podcasts sont sur le site, ndr) chaque mois. En écoutant mes amies, mes relations féminines, les victimes, quel que soit ce qu'elles ont vécu (un « salope » dans la rue ou pire) en leur faisant comprendre que je suis avec elles, que je compatis. Je n'ai jamais eu à m'interposer ou à prendre la défense d'une fille, d'une femme, dans la rue, dans un espace public ou aider, mais je sais que je le ferais. »

Elle défend l'idée que ce ne sont pas uniquement aux petites filles d'être éduquées aux risques qu'elles encourrent en grandissant.

Mais aux petits garçons également d'apprendre le consentement, le respect, l'égalité. Pour avancer, la liste est longue : « Ouhlala, faut tout changer ! Mettre des modules spéciaux dans les études de gynécologie et les formations de flics et gendarmes, légiférer sur le congé paternité, partager la charge mentale (si les petites filles ne sont pas éduquées comme leur mère, la charge mentale n'existera plus), former correctement flics, gendarmes, gynécos, accompagner les victimes, condamner lourdement les violeurs, les agresseurs, les maris violents, virer Marlène Schiappa (secrétaire d'Etat à l'Égalité entre les femmes et les hommes, ndr), mettre de vrais moyens sur la table, arrêter de nous traiter d'hystériques, etc. Mais aussi transparence des salaires et condamnation des entreprises qui payent moins leurs salariées que leurs salariés à diplôme et compétences égaux, application des lois déjà existantes, etc. »

Sans oublier comme le signale Manon de s'arrêter et s'interroger sur le langage employé : « Putain, PD, etc. Cela vient d'expressions sexistes et homophobes. Reprendre les personnes quand elles emploient des termes dégradants

envers les minorités. Ne pas désigner quelqu'un que par son physique. »

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, SORORITÉ

On peut donc chacun-e agir contre le sexisme systémique. Par le biais d'une association, d'abonnements à des newsletters féministes, les réseaux sociaux (avec bienveillance), en étant attentives/tifs aux divers comportements autour de nous, en écoutant les récits et témoignages des femmes sans systématiquement les remettre en question, en osant parler, en utilisant l'écriture inclusive, en diffusant l'idée que « Non » c'est « Non », en ne parlant pas à la place des autres,

en s'indignant contre les inégalités, en ouvrant l'œil face aux publicités, en interrogeant les rôles des personnages féminins dans les séries, films, livres, etc. Il n'y a que l'embarras du choix. Encore faut-il en avoir la volonté. Mais l'espoir y est.

Car malgré la fatigue et l'épuisement dus à la lutte, les femmes ne lâchent pas prise. Que ce soit dans la newsletter des Glorieuses ou dans le post de Paye ta shnek rédigé le 4 janvier sur Facebook, le message est clair : les retours de bâton ne nous feront pas reculer, nous aurons toujours la force et le courage d'aller de l'avant. « Si vous avez l'impression de ne rien pouvoir faire pour changer les choses, sachez qu'être solidaire de toutes les femmes, même très différentes de vous, c'est déjà un acte de résistance immense. Soyons plus que jamais solidaires. Je ne sais plus qui disait qu'on ne peut pas gagner un match sans la moitié de l'équipe. Et bien la moitié manquante, en 2019, j'en suis sûre et certaine : elle va secouer le monde entier. », écrit PTS. Pour nos combattantes aux mille visages, une devise : Liberté, égalité, sororité.





OBLIGÉES DE FAIRE LE BOULOT DES PROGRAMMATEURS...

Dans les studios de répétition, sur les scènes, dans les métiers techniques, aux postes à responsabilités, les hommes occupent souvent de 85% à 90% des places. C'est ce constat qui a introduit la table ronde autour de l'égalité des femmes et des hommes dans les musiques actuelles, le 9 décembre 2017. Un an plus tard, le chiffre est quasiment identique. Le 8 décembre, à la Maison des Associations de Rennes, HF Bretagne – en partenariat avec l'ATM / TransMusicales – a poursuivi cette réflexion lors de la 3e édition de sa manifestation annuelle « Les femmes haussent le son ! : Elles sont (presque) là ».

« Tout le monde pense que femmes et hommes devraient être égaux mais tout le monde dit, qu'à son niveau, il ne peut rien faire. » Sarah Karlikow, conseillère artistique à Spectacle Vivant et membre d'HF Bretagne, pose le cadre du débat. À ses côtés, quatre expertes. Eloïse Bouton, spécialisée dans les droits des femmes et des LGBT+, fondatrice du média français *Madame Rap* et cofondatrice de *House of Consent*, média en ligne sur la sexualité, le consentement et les violences. Aline Penitot, compositrice, journaliste, chroniqueuse, productrice radio et membre du réseau *Fair_play* destiné à promouvoir la visibilité et la valorisation

des femmes cis et trans dans les domaines de la création sonore, des musiques expérimentales, alternatives et électroacoustiques contemporaines. Marine de Bruyn, cheffe de projet au Bureau Export Paris et membre du bureau de *shesaid.so France*, antenne d'un réseau international, acteur majeur de la parité et de l'inclusion dans l'industrie musicale. Et Sarah Dessaint, responsable du service culturel de l'université Rennes 2, diplômée en Etudes de genre.

Ensemble, elles représentent une partie de la pluralité des parcours et des profils du secteur

traité. Et prouvent qu'elles y ont toute leur place. Une place légitime qui reste malheureusement encore à conquérir.

EN CHERCHANT, ON TROUVE

Si l'égalité est l'affaire de tou-te-s, les intervenantes dénoncent l'obligation des femmes à mâcher le travail des programmeurs et des labels. « Ça devient agaçant d'entendre qu'on ne trouve pas de femmes dans le rap et le hip hop. Quand on veut en trouver, on en trouve. La musique n'est pas genrée, il faut arrêter ! », scande Eloïse Bouton qui a, avant de lancer son média, recensé les rappeuses sur un Tumblr, afin de lutter contre les clichés – « on peut être féministe et aimer le rap » - et l'invisibilisation majeure des femmes dans ce secteur : « Elles sont à la portée de tout le monde aujourd'hui avec Internet. C'est fou que les labels me demandent à moi de leur trouver des rappeuses. Eux, ils sont payés, moi je suis bénévole. »

COMBATTRE LA FLEMMARDISE AIGUE

Au pire, la phrase « On ne programme pas un sexe mais un talent » fait toujours son petit effet si jamais quelqu'un-e ose pointer le manque flagrant de parité... Sérieusement ? Non. Programmer des femmes demande du temps, affirme Aline Penitot : « Les femmes sont invisibles mais alors sous les radars, ça envoie ce qu'elles font, c'est dément ! Dans le secteur de l'expérimental, on est très nombreuses ! Pour faire une compilation, on a fait un appel à projets. On a reçu 90 œuvres dont 80 étaient créées par des compositrices. Le Centre de documentation de la musique contemporaine a été un peu surpris. Là encore, on a fait le boulot pour lequel ils sont payés. Et on a voulu aussi qu'il n'y ait pas que des femmes blanches, on a cherché en Tasmanie, en Egypte, en Syrie, etc. Donc oui, ça prend du temps. »

Un temps qu'il faut impérativement prendre pour avancer, comme le souligne Sarah Dessaint : « Il en va de la responsabilité de tou-te-s de bouger les choses et de refuser le système tel qu'il s'applique aujourd'hui. Je sais que ce n'est pas naturel et évident de penser une programmation en terme de parité et d'égalité. Et je sais que ce n'est pas facile de s'appliquer à soi-même l'objectif de parité même quand on est féministe dans l'âme. Mais si on ne s'y oblige pas, on fait des programmations

non paritaires. On ne peut pas changer les choses si on ne se met pas des objectifs ! »

REFUSER LE SYSTÈME ÉTABLI

Si elles « acceptent » ce travail colossal de fond afin de mettre en lumière la multiplicité des talents des musiciennes, chanteuses, compositrices, techniciennes, etc., c'est parce qu'elles savent que peu le feront. En parallèle, elles mettent en place des actions concrètes pour activer les leviers de l'empowerment et la puissance des réseaux. « Ça permet de s'identifier, se regrouper, se sentir moins seule, discuter – dans un espace privé et cool - des problématiques que l'on rencontre, de nous donner les clés pour voir comment on peut agir, d'accueillir les nouvelles venues dans l'industrie de la musique et d'accompagner celles qui y sont déjà en les aidant à évoluer vers des postes à responsabilités si elles le souhaitent. », explique Marine de Bruyn qui souligne l'importance et le développement du mentorat et qui annonce la création prochaine d'un annuaire de professionnelles capables d'intervenir sur les tables rondes, les événements, etc. : « Encore une fois, on fait le taf à leur place... »

Les expertes réunies à la Maison des Associations font aussi état d'une autre pratique, celle de la chaise vide. Le réseau *Fair_play*, par exemple, refuse qu'une artiste soit programmée une fois dans l'année, en forme de caution, préférant négocier « une petite partie du pouvoir de programmation pour travailler ensemble sur la question de la parité. » Pour Eloïse Bouton, ça peut aussi être de décliner une invitation à participer à une table ronde parce qu'en règle générale, elle remarque que les rares fois où les plateaux sont féminins, ils sont aussi exclusivement blancs. Elle prône également la création d'espaces provisoires dits « safe » en non mixité (toutes les femmes et les hommes non cisgenres) « parce qu'on ne s'exprime pas de la manière dans ces cas-là. Ensuite, retour en mixité », poursuit-elle.

Refuser le système établi, c'est aussi présenter une large palette de modèles pour que « les petites filles se projettent et pour cela, la question du matrimoine est essentielle », indique Sarah Dessaint. Et c'est aussi ne plus se taire, tant sur les inégalités vécues que sur les récits de violences sexuelles subies, et s'autoriser à être puissante et à être entendue.

| MARINE COMBE

bref

IL S'APPELLE NATHAN

Publiée en septembre 2018, la BD *Appelez-moi Nathan*, sur le quotidien d'un adolescent transgenre, connaît depuis un succès amplement mérité. Le 12 janvier, la librairie rennaise La Nuit des Temps accueille la scénariste Catherine Castro et le dessinateur Quentin Zuttion pour une séance de dédicaces à 17h, suivie d'une rencontre à 19h. Une occasion à ne pas manquer !

bref

à l' affiche

chiffre du mois

24/01

Le CRIDEV organise à 14h30 un temps de lecture et discussions autour du livre *Le guide pratique du féminisme divinatoire* de Camille Ducellier, artiste féministe queer.

chiffre du mois

yegg aime la danse

LES MINIATURES

Au Triangle, à Rennes / 17-01-2019 à 20h

bref

BIENTÔT AGITATO

Le festival organisé par et au Triangle de Rennes, se déroule désormais en début d'année. Du 29 janvier au 8 février, exactement. Entre spectacles, ateliers et performances, la culture chorégraphique et contemporaine est à l'honneur. On y retrouve les talentueuses rennaises Latifa Iaâbissi, Florence Casanave, Brigitte Chataigner, Catherine Legrand, les Pilot Fishes et Nathalie Salmon, entre autres.

bref

à l' affiche

ÔDE À NOS CORPS LIBRES !

Présûmés atypiques, bien moulés dans la norme, complexés, sacralisés, dépossédés, hypersexualisés... certains corps sont exposés, d'autres dissimulés. Tous sont politiques. C'est ce qu'a affirmé le collectif Les Femmes Libres dans l'exposition présentée du 10 au 21 décembre 2018 à la MJC du Grand Cordel à Rennes.



© CÉLIAN RAMIS

« On parle tout le temps du corps. Il est politique parce qu'il faut se battre sans arrêt pour l'acceptation du corps, de soi-même... Et c'est pas gagné ! »

Entre consternation et espoir, Petite Poupée 7, fondatrice du collectif d'artistes féministes et queer Les Femmes Libres, milite par les arts pour une plus juste représentation des corps. Parce qu'ils sont multiples, au-delà de la perception patriarcale largement médiatisée et diffusée dans les pubs, les jeux vidéos, les films, etc. « On se questionne beaucoup sur notre corps. Est-ce que je suis grosse ? Est-ce que je suis belle quand même ? On se compare aux autres, on a peur des vêtements que l'on porte et de ce qu'ils renvoient... Mais le corps est libre ! », s'enthousiasme-t-elle. L'expo vient casser les clichés d'un corps féminin idéalisé et fantasmé pour proclamer la diversité des genres et des corps.

Dans « Mon corps est politique », la question n'est plus de savoir si sur la photo ou la peinture se tient un homme ou une femme mais plutôt comment chacun-e incarne son enveloppe charnelle et se perçoit. Et ce à quoi cela nous renvoie. Les œuvres

sont véritablement fascinantes, impactantes. Tant dans la réflexion artistique que politique. Les esthétiques se mélangent et dans la simplicité du propos naît la force du message qui tend à rendre beaux tous les corps ainsi qu'à les désacraliser afin de se distancer de la morale et des normes infligées par une société imprégnée de conventions conservatrices qui ne font que renier la multiplicité des possibilités. « Modifier son corps dans son sexe et son genre, perdre du poids, muscler son corps en faisant du sport, c'est pareil. Si on ne voit pas ça au même niveau, c'est à cause de notre échelle de valeurs. Ma transition vers le féminin, niveau corporel, n'a pas été contraignante ou violente dans ma chair. Pourtant, c'est une violence inouïe pour la société. », explique Selene Tonon, présidente d'Iskis, centre LGBT+ de Rennes, invitée à animer une causerie au sein même de l'exposition, le 13 décembre dernier. Elle dénonce le conditionnement des femmes, cis et trans, au dégoût de soi, à la comparaison permanente et aux jugements néfastes et revendique l'émancipation pour tou-te-s.

| MARINE COMBE

L'ÉQUIPE DE YEGG
VOUS SOUHAITE UNE
BELLE ANNÉE,
PLEINE DE LIBERTÉS

YEGG

TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR

CERISE SUR LE GATEAU

- Verdict
- p.31
- YEGG & the city
- p.32

Cd

BROL
ANGÈLE
OCTOBRE 2018

Fin 2017, elle donne son premier concert. Octobre 2018, elle sort son premier album, *Brol*. Décembre 2018, elle est disque de platine. Âgée de 23 ans, la musicienne et chanteuse belge propose des mélodies bouillonnantes et libres qui naviguent entre les airs de la pop, du rap, du jazz et parfois du reggae. Au-delà de son melting pot musical, ce qui fonctionne le mieux chez Angèle, ce sont les thèmes abordés, ses paroles et la manière qu'elle a de les balancer crument, en toute légèreté. « Balance ton quoi », « Ta reine » ou encore « La thune » sont les marqueurs d'une société pas tout à fait en pleine dérive mais en tout cas en plein tournant, en plein questionnement. Amour lesbien, réseaux sociaux, féminisme, sentiment de jalousie, drame de la vie... l'artiste à l'esthétique années 80/90 ne s'interdit aucune sujet et ancre chaque chanson dans sa génération dont elle est devenue si rapidement le symbole. Entre fraîcheur, tolérance et réalisme, le phénomène Angèle fait du bien et ira loin. | MARINE COMBE



Dvd

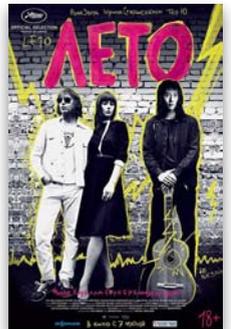
DERRY GIRLS
LISA MCGEE
JANVIER 2019

Fin des années 90, Derry, cinq ados irlandais vivent leurs aventures de lycéens en uniformes dans une Irlande du Nord en proie à la guerre civile et aux attentats. Leurs personnalités exacerbées et intensément centrées sur elles-mêmes tourment le dos au conflit qui canalise tout le pays en s'intéressant plus à leurs petits soucis d'adolescents souvent liés à leurs intégrations dans leur lycée de Derry. Les quatre héroïnes catholiques, Erin, Orla, Clare et Michelle, ainsi que James, unique garçon de la bande et cousin anglais de Michelle, forment un groupe un peu en marge et plutôt rejeté aussi bien dans leur établissement scolaire religieux et rigoriste qu'auprès de leurs familles respectives. Le casting est implacable. Leurs modes d'expression aussi burlesques que loufoques a pour but de stéréotyper chaque personnage incarné. Au fil des six petits épisodes de la saison 01 de la série, diffusée dernièrement sur Netflix suite à l'immense carton de celle-ci sur la TV britannique, se dévoile des jeunes protagonistes triviaux très préoccupés par leur popularité ou développement personnel, contrastant ainsi avec le cynisme du conflit civil en toile de fond. En effet, si de nombreuses allusions font référence aux troubles qui ravagent le pays, la réalisatrice Lisa McGee qui y a passé sa jeunesse, a tenu à faire évoluer ces personnages dans ce décorum précis afin de mieux y développer son comique de situation. La réalisatrice prouve avec un humour corrosif et de la finesse qu'être ado dans les 90's en Irlande du Nord c'est aussi avoir des problèmes classiques de gamins de 15 ans. Le côté prolo british incarne sans équivoque un *Shameless UK* à la sauce irlandaise et c'est sans compter la B.O. 100% irish qui nous transbahute un peu plus dans l'époque. | CÉLIAN RAMIS



LETO
KIRILL SEREBRENNIKOV
JANVIER 2019

Leto (« l'été » en russe) ou les souvenirs de Natacha, lors de la création de la salle de concert Leningrad Rock Club et à l'enregistrement du premier album de Kino. Il s'agit là plus ou moins de la biographie romancée du légendaire groupe de rock Kino à Leningrad pendant l'été 1981. Au-delà de la chronique du triangle amoureux entre Natacha et 2 des rockers les plus emblématiques de la scène underground sous la perestroïka, *Leto* est une ode à la jeunesse et à la liberté. Le film tourné en noir & blanc est réalisé avec intelligence, brio et plein de poésie. Le réalisateur signe un film percutant très empreint à l'univers du clip, sûrement une manière de pouvoir rattraper la liberté d'exécution et de diffusion jamais obtenue sous l'ère Brejnev. Dans un univers très punk rock, inspiré des Sex Pistols, Velvet Underground ou autre Blondie, la mise en scène investie sur des séquences très chorégraphiées et grimées de graphisme post produit donnant une forme d'impulsivité et d'onde électrique au mouvement des corps. Le Russe Kirill Serebrennikov capte intelligemment l'inventivité folle et le besoin d'émancipation d'une jeunesse rock en recherche de vécu. Une énergie et une insouciance d'une jeunesse soviétique fascinée par la musique rock occidentale qui pour autant saura s'inscrire dans son propre parcours et créer ses légendes locales. Si le réalisateur était assigné à résidence en Russie par le régime de Poutine l'été dernier, le film a tout de même, hélas sans sa présence, été présenté à Cannes lors du dernier festival. Le cinéaste livre un devoir de mémoire à ces légendes du rock russe et signe une œuvre persuasive et émouvante qui dépasse le simple biopic musical. | CÉLIAN RAMIS



Livres

MÉTRO BOULOT GOGO
ZOÉ ILLUSTRATRICE
DÉCEMBRE 2018

On ne connaissait pas le blog de Zoé Illustratrice, intitulé également Métro Boulot Gogo. Mais après avoir dévoré son bouquin auto-édité, on se ravit de farfouiller son site. Parce qu'elle raconte son quotidien avec légèreté, mordant et piquant. Que ce soit la réunion de co-propriété, les aventures de Rose, sa fille handicapée, ou comment on lisse la réalité pour vendre un produit... Elle passe en revue les déboires ordinaires ou non de sa vie sociale, professionnelle et familiale. Et c'est drôle ! Sans oublier le côté libérateur de son ton décomplexé, un parti pris qui fonctionne à merveille puisqu'elle l'accompagne d'autodérision et de tendresse. De ce quotidien quasi banal se dégage finalement une vraie critique, aussi positive que négative, de la société. Travailleuse indépendante, divorcée, mère d'une adolescente handicapée, femme, amoureuse, amie, propriétaire, belle-mère, elle puise dans tout ce qui la traverse et la construit au fil des jours, des mois et des années et le restitue en théories illustrées de dessins et d'anecdotes donnant vie à des concepts qui nous ont fait beaucoup sourire comme la pudicité (contraction de pudeur et de publicité) et la (dé)charge mentale. Subtil, léger et intelligent ! | MARINE COMBE





© CÉLIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

Épisode 57 : Quand j'ai fait une overdose de bleu et de rose...

Fêtes de fin d'année et indigestions sont (parfois) synonymes. En terme de bouffe comme en terme de consommation. Mais là où le dégoût atteint son paroxysme, c'est dans les rayons des magasins, dans les catalogues et dans les publicités pour les jouets. Alors qu'on devrait voir la vie en vert et rouge, on se noie dans le bleu et rose (qu'on adore par ailleurs mais là beurk). Le sexisme latent et clairement affiché nous crée des remontées d'acides bien carabinées et on manque en prime de s'étouffer après chaque rejet. Alors ok, on ne peut nier une légère évolution ces dernières années tendant à présenter de plus en plus de jouets utilisés par les filles et les garçons. Mais on continue massivement d'étiqueter les jouets « domestiques et maternants », que l'on emballera dans un packaging rose, pour les petites filles et les jouets « bricoleurs et scientifiques »,

que l'on emballera dans un packaging bleu, pour les petits garçons. Si Barbie honore désormais les femmes célèbres, à l'instar de Frida Kahlo, Katherine Johnson ou encore Amelia Earhart, Mattel souligne encore que ces poupées sont à destination des filles. Le féminisme marketing atteint ici ses limites donc et ça nous fait bondir. Heureusement, on sourit au son des chants de Noël version Osez Le Féminisme qui viennent chatouiller les oreilles des passant-e-s qui entrent ou sortent du centre commercial Colombia. C'est, comme chaque année depuis 2015, la campagne Marre du rose qui, en partenariat avec Pépité Sexiste, a permis l'édition d'un guide de Noël pour acheter moins sexiste ! De quoi faciliter la tâche des Mères et Pères Noël pour l'année prochaine...

| MARINE COMBE

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOOP
 ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTIERE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
 BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
 KARINE SABATIER ARMELLE GOURVENEC MARIA VADILLO
 NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALIZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
 FRÉDÉRIQUE MINGANT DOMINIQUE IRVOAS-DANTEC MATHILDE & JULIETTE
 LAURENCE IMBERNON CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ ANOUC MONTREUIL
 ISABELLE PINEAU NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN MARIE HELLO
 ANNE LE HENAFF MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
 DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
 GWENAËLE HAMON MARION POPARS
 CATHERINE LEGRAND
 JEN RIVAL



LES FEMMES QUI COMPTENT, CHAQUE MOIS DANS YEGG





LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR